63e ANNÉE DÉCEMBRE 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Étude sur les apparitions

La pensée productrice d'images cinématographiques

Si le spiritisme n'a pas été apprécié dans sa valeur intrinsèque, c'est parce qu'il est resté encombré d'un certain nombre de scories qui masquent cette valeur. Un esprit critique doit analyser les phénomènes, comme dans toutes les sciences ; nous devons apporter à son étude la méthode scientifique la plus sévère et l'inscrire dans le cadre des sciences positives.

Les apparitions de vivants et de morts sont certaines. Elles nous posent le plus troublant des problèmes.

Qu'est-ce que l'âme?

L'âme est une substance, comme l'air, l'oxygène, l'azote, et les divers éléments visibles et invisibles. Cette substance est douée de facultés mentales. Elle pense.

Votre corps n'est pas votre moi réel. Votre esprit est la force qui le meut, organisme invisible, totalement distinct du corps, doué de sens

spéciaux, vue, audition, goût, odorat, toucher, — *et autres*, d'ordre psychique.

Toute pensée agit virtuellement, avec plus ou moins d'intensité, comme un agent dit matériel, comme un projectile, une pierre, un morceau de métal, et peut se projeter au loin. C'est une réalité. Si un homme songe à un meurtre, il émet dans l'air un élément de meurtre.

Une apparition télépathique, de vivant ou de mort, peut avoir une origine objective et réelle, comme l'image réfléchie par un miroir correspond à une réalité physique. Elle peut aussi être subjective, dans l'esprit qui la perçoit et dans l'être d'où elle émane, ce qui expliquerait l'existence des vêtements.

Certaines apparitions paraissent être, bien souvent, des sortes de projections, de téléphotographies animées, de cinématographies. L'être tel qu'il est, ou tel qu'il se sent, projette son image à distance, avec les vêtements. C'est une auto-projection.

Une pensée, une image, une impression, une émotion, existant dans l'esprit d'une personne, peuvent éveiller une impression similaire dans l'esprit d'une autre personne. Ce fait, aujourd'hui prouvé, réduit assurément la difficulté soulevée à propos des vêtements et accessoires des « esprits », puisqu'il est naturel qu'une impression mentale représente une personne dans son aspect habituel. Ces apparitions et manifestations observées correspondent à quelque chose d'objectif et de réel. Mais le problème nous pose une question assez complexe.

Nos pensées agissent matériellement et transportent avec elles des sortes d'effluves. Elles peuvent se marquer sur un objet, sur une feuille de papier. Un jour, à la Salpêtrière, en 1889, je faisais quelques expériences avec Charcot. Il m'invita à prendre un jeu de cartons blancs, à en choisir un, à imaginer que mon portrait était dessus, à montrer ce portrait imaginaire à la malade. Je fis ensuite au dos de ce carton une marque que l'hypnotisée ne vit pas, je la remis dans le jeu, je battis ces cartes, et je les lui présentai sans les retourner, en la priant d'y chercher mon portrait.

Elle y réussit immédiatement. Ce qui me plongea dans un assez vif étonnement.

Et elle voulut emporter cette carte blanche dans sa chambre pour la conserver en souvenir, y voyant absolument mon portrait.

Le magnétiseur était là, il est vrai. Mais enfin, l'hallucination véridique était incontestable.

Quoique nous soyons assurés qu'il nous est impossible de tout expliquer, nous cherchons toujours à savoir. Mon ami, le colonel de Rochas, m'écrivait, en février 1914, qu'en hypnotisant deux jeunes filles de Voiron, il s'était aperçu que l'une d'elles extériorisait son double à volonté et qu'elles le voyaient toutes les deux, ce double prenant les aspects que la jeune fille voulait lui donner. Ce point, faisait-il remar-

quer, est très important, car il indiquerait que ces formes sont dans l'esprit, les pensées, les souvenirs du médium producteur. Oliver Lodge avait déjà suggéré que « les vêtements apparaissent parce qu'ils sont imaginés » (discours du 31 janvier 1902 à la Society for psychical Research), comparant la production de ces vêtements à l'œuvre de l'escargot formant sa coquille des éléments qu'il puise à sa portée.

Ce n'est là, évidemment, qu'une comparaison lointaine. Mais, que notre pensée produise des images et donne naissance à des apparitions, ce n'est pas douteux.

Voici un exemple de ces transmissions d'images. Je l'extrais de mon ouvrage *L'Inconnu* (p. 185). Un certain M. Rougé m'écrivait de Salon — pays de Nostradamus — le 28 mai 1899 :

« Le 31 mai 1895, mon fils aîné, engagé volontaire depuis moins de six mois au 1er hussards, à Valence, participait à des manœuvres d'exercice en campagne qu'effectuait son régiment. Étant en pointe d'avant-garde, il allait au pas de son cheval, observant le pays occupé par l'ennemi supposé, lorsque tout-à-coup, d'une embuscade établie sur le bord de l'étroit chemin parcouru, un coup de feu partit qui atteignit mon malheureux fils en pleine poitrine. La mort fut presque foudroyante.

« L'auteur involontaire de ce fatal accident, voyant son camarade abandonner les rênes et chanceler sur l'encolure de son cheval, s'empressa vers lui pour le soutenir, et il put recueillir les dernières paroles que le mourant exhala dans un dernier soupir : « Tu m'as fait bien mal..., mais je te pardonne... Pour Dieu et la Patrie, toujours... présent ! ! ! » Puis il expira.

« Or, ce même jour, 31 mai 1895, vers 9 heures 1/2 du matin, tandis que ma femme vaquait dans la maison à des soins d'intérieur, notre fillette, alors âgée de 2 ans 1/2, s'approchant de sa mère, lui dit dans son langage enfantin :

— « Maman, regarde parrain (mon fils aîné était le parrain de sa sœur), vois maman, vois parrain, je m'amuse avec lui. »

— « Oui, ma chérie, amuse-toi », lui répondit sa mère, qui à ce moment n'attacha pas d'importance aux paroles de l'enfant.

« Mais la fillette, devant l'indifférence de sa mère, redoubla d'insistance et ajouta : « Mais maman, viens voir parrain..... *Regarde-le, il est là.* Oh ! comme il est bien habillé ! ! ! »

« Ma femme remarqua qu'en lui parlant ainsi l'enfant était comme transfigurée. Elle s'en émut tout d'abord, mais oublia bientôt cet incident qui n'avait duré que quelques minutes, et ce ne fut que deux ou trois jours après qu'elle s'en rappela tous les détails.

« Un peu avant midi, nous reçûmes un télégramme nous avisant de l'affreux accident arrivé à notre fils bien-aimé, et je sus plus tard que la mort était survenue vers 8 heures. »

Cette vision d'une enfant n'est pas la moins intéressante : il serait difficile de lui appliquer les prétendues explications hallucinatives de l'imagination des percipients, et l'uniforme du fantôme, aussi bien que la coïncidence du décès, sont autant de garanties de la réalité du phénomène.

Je ne vois guère d'autre interprétation à donner à ce fait que celle-ci :

En mourant, ce jeune homme aura pensé à cette enfant, et cette pensée l'a atteinte. La petite a vu son parrain, tel qu'il était, avec son uniforme militaire.

Ce n'est pas l'esprit de l'enfant qui s'est transporté au loin, comme dans certains cas, car elle aurait vu l'accident ; c'est la pensée du mourant qui est venue frapper l'enfant.

Pensée productrice d'images, et dans ce cas, les vêtements du fantôme ne doivent pas nous surprendre.

Il en est de même dans l'exemple que l'on va lire. C'est une apparition de mourant, d'une authenticité incontestable également, signalée par Metzger dans son ouvrage *Essai de spiritisme scientifique*.

Un médecin (le Dr Rowland Bowstead, de Caistor) rapporte l'observation personnelle suivante :

« Je faisais une partie de cricket. Une balle que j'aurais dû attraper fut lancée dans ma direction. L'ayant manquée, elle alla rouler du côté d'une haie basse. J'y courus avec un camarade. Lorsque je fus arrivé près de la haie, je vis, de l'autre côté, l'apparition de mon beau-frère à qui j'étais très attaché. Il était habillé en chasseur, et portait un fusil sur le bras. Il souriait et me faisait signe de la main. Je dis à mon camarade de regarder l'apparition, mais il ne vit rien, et quand je voulus la fixer de nouveau, elle avait disparu. Je montai, très attristé, chez mon oncle, et lui racontai ce que je venais de voir. Il tira sa montre : elle marquait une heure dix minutes.

Deux jours après, je reçus de mon père une lettre qui m'annonçait la mort de mon beau-frère, arrivée à une heure dix (le jour de ma vision). Cette mort s'était produite d'une manière singulière. Ce même jour, au matin, se sentant assez bien portant, il avait déclaré qu'il pouvait aller encore à la chasse. Puis, ayant pris son fusil, il s'était tourné vers mon père et lui avait demandé s'il m'avait envoyé chercher. Mon père lui ayant répondu négativement, il s'était emporté, et avait dit qu'il me verrait en dépit de tous. Soudain, un vaisseau s'étant rompu dans ses poumons, il était tombé foudroyé. Il portait en ce moment un costume de chasseur, et avait un fusil sur le bras, exactement comme dans l'apparition qui m'avait frappé. »

Pourquoi et comment cette apparition, avec ce costume, dans cet attirail de chasseur, un fusil sur le bras?

Il y a là toute une série de questions. Nos adversaires y répondent en disant que ce n'est pas vrai, qu'il n'y a eu là qu'une hallucination imaginaire. C'est assez simple. Mais ce n'est pas une explication. *Le fait*, nous l'avons ; l'explication vraie, absolue, reste à trouver.

On peut la chercher.

C'est dans une discussion relative à son beau-frère que cet homme, partant pour la chasse, a été frappé de congestion. Il pensait donc à lui. Nous pouvons imaginer qu'une onde éthérée émanant de son cerveau, soit allée frapper celui de son beau-frère. Nous aurions rejeté dédaigneusement cette idée il y a cinquante ans : les nouvelles radiations découvertes depuis, la télégraphie sans fil, notamment, l'autorisent aujourd'hui. Et quand même elles ne l'autoriseraient pas, notre devoir est de ne pas nier les faits.

Apparition du corps astral?... Habillé en chasseur?...

Non. Ne cherchons pas si loin. Ce cas est le même que le précédent. L'image du chasseur s'est transportée au cerveau du percipient, comme le parrain de tout-à-l'heure à sa petite filleule.

Un autre exemple, particulièrement remarquable aussi, est celui d'un noyé apparaissant à son frère, les vêtements trempés, au moment où il se noie. Le commandant Mennelskirch causait, dans sa chambre, avec un autre officier, lorsqu'il vit son frère Georges entrer et s'asseoir avec des habits ruisselants d'eau. Il était en mer et son bateau faisait naufrage à cette heure-là.

Ces apparitions sont des projections de l'âme des mourants. Elles revêtent les formes exprimées par l'idée dominante de celui qui apparaît. La dernière pensée du noyé est pour son frère. Il apparaît revêtu d'habits humides, parce que ses vêtements ont dû paralyser ses efforts et lui ont imprimé l'idée de la gêne qu'il ressentait.

Il n'y a eu aucune trace d'humidité à la place qu'il occupait, alors que l'on avait vu l'eau ruisseler de ses habits.

Nous avons donc, là aussi, une image projetée au loin, comme une photographie emportée par une force inconnue. Si l'on n'avait inventé la photographie, ni le télégraphe, ni les transmissions électriques, nous n'y comprendrions rien. Pourtant, ces faits n'existeraient pas moins.

Ces transmissions d'images sont plus nombreuses qu'on ne le pense, très variées, et souvent fort complexes. En voici une, des plus curieuses, qui m'a été adressée tout récemment par l'observateur lui-même.

Un homme qui se croit sur le point de mourir (qui se croit même mort) apparaît à distance, fait connaître sa situation et transmet ses pensées. Cette observation personnelle, absolument authentique, a été faite par le narrateur lui-même, suffisamment versé dans les études psychiques pour en apprécier la valeur. En le remerciant de cette communication, je me fais un plaisir d'associer à ma gratitude le nom de mon érudit ami, M. de Maratray, auquel je dois la communication de ce document.

Cette relation m'a été adressée de Londres, le 19 septembre dernier.

« J'ai été pendant un certain nombre d'années à la tête d'un groupe de jeunes gens dont la plupart me considéraient un peu comme un parent, un protecteur, en raison de l'intérêt que je leur avais toujours témoigné, ainsi qu'à leurs familles. Plusieurs de ces jeunes hommes ont fait le suprême sacrifice de leur vie pendant la guerre et j'ai été l'interprète de quelques-uns pour apporter des messages de consolation à leurs parents affligés.

Le 12 juillet 1918, j'étais avec une amie, Miss X... (1), dans son salon, et nous causions sur des sujets quelconques, lorsqu'elle me dit à l'improviste : « Il me semble qu'un de vos jeunes gens désire se communiquer à vous. C'est un grand garçon, brun, en costume kaki, dont l'épaule est tournée vers moi, et j'y vois très nettement les lettres : R. E. »

Je remarquai que je ne connaissais qu'un jeune homme répondant à ce signalement, appartenant au corps des « Royal Engineers », le nommé W. M... (2), et que je ne le croyais pas mort.

Miss X... répliqua : « Il dit que c'est bien lui, mais (et il sourit) il supposait que vous l'appelleriez par le sobriquet sous lequel il était connu dans son entourage. »

Je répondis immédiatement: «Eh bien, *Father* (tel était ce sobriquet), c'est vraiment une nouvelle pour moi d'apprendre que vous êtes mort ! »

Alors il raconta qu'il avait été enterré vivant dans son abri souterrain par l'éboulement dû à un obus boche, et qu'il y était encore. Mon interlocutrice, voyante, sensitive, médium, exprima les souffrances qu'elle ressentait personnellement, correspondant à celles éprouvées par le jeune soldat. Elle lui demanda pour quelles raisons il se manifestait à eux : « C'est, répondit-il, parce qu'en perdant connaissance, il m'a semblé que mon frère « Jock » me rejoindrait bientôt. Il mène une vie désordonnée en Égypte, et vous seul — ajouta-t-il en s'adressant à moi — pourriez par vos conseils le sauver de cette vie dangereuse.

Je promis d'exaucer ce désir, bien que j'imaginais de grandes difficultés pour retrouver les traces de Jock, car je ne connaissais pas l'adresse de sa famille.

— N'y a-t-il pas aussi une autre recommandation pour son autre frère Duncan?

— « Non, dit-il, Duncan n'est pas en danger, et reviendra sain et sauf à la maison. »

Je promis encore une fois d'accomplir le vœu du cher jeune soldat, et ayant recommandé son âme à Dieu, je lui dis au revoir.

Je cherchai immédiatement le moyen d'entrer en relation avec le frère, le jeune Jock. Le plus sûr me parut être d'écrire à la fille du

(1) et (2) On m'a donné les noms, mais on me prie de les tenir secrets.

gérant de notre salle d'exercice qui connaissait la plupart de mes jeunes gens et leurs familles. Je lui expliquai pourquoi je désirais tant l'adresse des parents de Jock M..., et insistai pour qu'elle m'aidât dans mes recherches au cas où elle ne pourrait me fournir le renseignement directement. Trois jours après, je reçus d'elle une réponse exprimant ses regrets : elle avait essayé de tous côtés de découvrir les traces de la famille en question, mais sans aucun succès.

Or, le courrier suivant m'apporta une seconde lettre m'informant qu'au moment même où elle venait de m'adresser le précédent message, elle avait rencontré une de ses anciennes camarades d'école, qui lui avait fait part, au cours de la conversation, de son anxiété de ne recevoir aucune nouvelle de son fiancé qui était en Égypte. — « Qui est votre fiancé? » demanda-t-elle. — « Quoi ! ne vous souvenez-vous pas de M. Jock M...? »

C'était précisément le jeune homme dont je cherchais l'adresse.

Est-ce là une simple coïncidence fortuite, ou ne serait-ce pas une intervention d'amis de l'au-delà, témoins de mes difficultés?

A la suite de cette curieuse circonstance, j'ai pu obtenir l'adresse de Jock par sa mère, et je lui écrivis une lettre affectueuse, lui parlant de l'anxiété de son frère, et le suppliant de me dire si elle était fondée, et si, véritablement, il ne pensait pas que pour le salut de son âme, il ferait bien de changer de vie.

La semaine de Noël de la même année, je reçus à mon bureau la visite de Jock et de son jeune frère Duncan. Par une nouvelle coïncidence non moins singulière que la première, ils s'étaient rencontrés dans la rue où habitait leur mère, l'un venant de France, l'autre de Palestine, tous deux arrivant par deux stations différentes et pressés d'atteindre leur maison à Londres.

Jock me dit que ma lettre lui était arrivée à un moment des plus critiques, quand écœuré par toute la perversité de la vie du Caire, à laquelle il participait, il hésitait entre deux alternatives : ou mettre fin à sa vie inutile, ou demander à partir sur le front des armées en Palestine. Ma lettre lui avait donné à penser ; il se souvint de nos anciennes relations, et ce souvenir le sauva. Or, le même jour, on vint lui proposer de conduire en Palestine l'automobile du général, car il était très connu comme chauffeur particulièrement habile.

« Mais, ajouta Jock, notre frère Will est encore bien vivant. Notre mère a, hier, reçu une lettre de lui. Je ne puis comprendre comment il vous transmit un tel message. Je crois aux communications avec les morts, mais comment est-il possible que se produise une manifestation avec une personne vivante, telle que celle dont vous avez été témoin?

« Votre frère n'était certainement pas mort, répondis-je, mais il était menacé de mourir, et le seul fait d'implorer mon aide pour vous, en de telles circonstances, le prouve assez. »

Ce qui, en effet, fut reconnu exact. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que je puisse discuter le fait avec ce frère aîné, qui, d'abord, éprouva quelque difficulté à comprendre comment il avait obtenu mon aide. Mais en cette fameuse nuit, à ce moment précis, tandis qu'il se manifestait dans le salon d'une de mes amies, il était dans une tranchée, avait vu la plupart de ses camarades sauter sous l'explosion du feu ennemi, à mesure que les Allemands découvraient leurs emplacements, et il s'attendait à ce que les derniers obus dirigés contre leurs cachettes l'atteignissent à son tour d'une seconde à l'autre.

Il se souvint parfaitement d'avoir alors pensé à tous les siens, à ceux qu'il aimait, à ses amis, à sa maison, et particulièrement à ses deux frères soldats, se réjouissant de songer qu'ils pouvaient être épargnés, tandis que lui succombait. Or, juste à ce moment-là, l'artillerie anglaise avait repéré la batterie ennemie, l'avait fait sauter, et mon jeune ami avait été sauvé.

L'autre frère, Duncan, au sujet duquel on n'avait aucune anxiété, fut tué trois semaines après sa visite à mon bureau, alors qu'il portait des messages importants, comme agent de liaison, à travers une zone violemment balayée par le feu ennemi.

Bernard H. SPRINGETT,
14, Earl's Court Square, London.

Il y a, dans cette relation, plusieurs faits extrêmement frappants :

1° L'apparition, à une voyante, une sensitive, un médium (quel que soit le nom) d'un homme vivant, qui se croit en danger de mort, soldat sur le front anglais, en France. *Pensée productrice d'image.*

2° La communication de ce soldat avec un ami, un protecteur, auquel il recommande de veiller sur son frère, alors en Égypte.

3° Un ensemble de circonstances permettant au protecteur de trouver l'adresse de ce frère.

4° Ce frère envoyé en Palestine à l'heure prédestinée, comme si une influence psychique avait dirigé les faits.

5° Le héros de l'apparition n'était pas tué, comme il l'avait craint : donc, apparition de vivant.

6° La prévision que le troisième frère reviendra sain et sauf à la maison paternelle, et l'imprévision qu'il sera tué ensuite à la guerre.

Ne semble-t-il pas que nous ayons ici l'impression de sentir, comme en d'autres cas, que le monde invisible a parfois une action sur le monde visible?

Plus nous avançons dans l'étude analytique des faits, plus nous nous instruisons. Pour aujourd'hui, gardons de cet article la certitude que certaines apparitions sont produites par des images en quelque sorte cinématographiées, et reléguons dans l'arsenal du passé l'hypothèse des hallucinations fortuites. Nous sommes en face de réalités.

CAMILLE FLAMMARION.

Coup d'œil sur les temps présents

IV

En ce qui concerne l'étude et la pratique des phénomènes, le Spiritisme est une science expérimentale et c'est là, pour lui, une base solide qui lui permet de défier toutes les contradictions. Au point de vue de l'enseignement des Esprits, il constitue une révélation de la plus haute valeur, car elle contient les éléments d'une immense révolution philosophique et morale, susceptible de régénérer le monde.

Tandis que les religions s'écroulent pour avoir dédaigné la science, le Spiritisme, en s'appuyant sur elle, s'assure un avenir sans bornes, puisque, par cela même, il s'associe au progrès de la pensée et s'assimile toutes ses conquêtes, toutes ses découvertes. On peut même dire qu'il les provoque en facilitant les rapports entre les deux mondes, spirituel et matériel, et qu'il ouvre ainsi, plus larges, les sources de l'inspiration.

De plus, il revêt un caractère universel et finira par s'imposer aux penseurs libres, aux chercheurs de toutes les nations, ce qui mettra fin à l'antagonisme des opinions et des croyances et unira toutes les âmes sincères des deux mondes dans une même communion fraternelle.

Les savants anglais et américains se sont déjà prononcés avec une grande autorité et un louable courage moral. Les savants français dont l'opinion est faite et qui poursuivent leurs recherches en silence, sont encore retenus par la crainte des railleries et n'osent s'affirmer Mais bientôt, sous la pression qui vient du dehors, ils suivront l'exemple de leurs confrères d'outre-mer et le psychisme prendra rang définitivement dans la science de notre pays.

Par son enseignement fait de vérité et de justice, par toute la lumière qu'il projette sur les problèmes jusqu'ici obscurs de la vie et de la mort, par les rapports qu'il établit avec les disparus, le Spiritisme ouvre aux âmes inquiètes et souffrantes la source profonde des consolations et la voie des certitudes. Mais pour que ces consolations gardent toute leur efficacité, leur chaleur communicative, il faut éviter avec soin que la question d'argent vienne s'y mêler ; car, dès qu'elle apparaît, le doute s'éveille, la croyance s'évanouit. La communication payée laisse froid et n'atteint pas le but. Pour produire tous ses effets bienfaisants, il faut par-dessus tout que la cause reste digne et sainte.

Aux siècles de doute, d'ignorance et d'obscurité succèdera le siècle de lumière. Aujourd'hui, l'erreur et le mal sont encore puissants, mais ils chancellent à la suite des coups de massue répétés que leur donnent la leçon des événements et l'intervention progressive des forces d'en-haut.

Les morts de la guerre planent en foule innombrable au-dessus de

nous ; mais souvent ils reviennent près de ceux qu'ils ont aimés. Il n'est guère de familles françaises où dans le cercle de la vie intime ne se retrouve quelque jeune héros invisible qui vient reprendre sa part des espérances, des douleurs communes, et dont l'influence radiante donne plus de gravité à nos pensées. Elle introduit dans la banalité de nos petites existences des éléments de noblesse et des motifs d'émulation.

Dans l'espace, nous disent nos guides, ces âmes, ces morts de la guerre, reçoivent en ce moment une culture intense, une préparation spirituelle : instructions, conférences, entraînement psychique en vue de leur retour sur la terre et des rôles plus importants qui leur seront attribués.

Bientôt, en effet, ils se réincarneront et fonderont des familles nouvelles. Les Esprits avancés renaîtront parmi nous et donneront une impulsion plus vive aux progrès de l'humanité. Jésus lui-même, nous dit-on, reviendra sur la Terre, et dans une nouvelle mission donnera à nos croyances leur consécration suprême. Des foules avides de sa parole se presseront sur ses pas et les cœurs les plus insensibles s'épanouiront au rayonnement de sa grande âme. A l'heure présente, notre tâche consiste à préparer les voies à l'action qui va se faire sentir de plus en plus, afin de la rendre plus prompte et plus efficace.

***

Il est vrai que le Spiritisme est parfois bien mal présenté par certains adeptes, soit par ignorance, soit dans un but d'intérêt. Le jeu frivole des tables en maint salon, les phénomènes de bas étage que beaucoup recherchent de préférence ont suscité des critiques qui ne sont pas toujours injustifiées. Mais tous ceux qui ont étudié sérieusement le Spiritisme savent quelles satisfactions de l'intelligence et du cœur on peut recueillir dans le commerce des grands Esprits. Leurs entretiens dans la trance, leurs enseignements sont comme une onde pure et régénératrice qui descend en nous, apaise nos soucis, calme nos douleurs et nous procure le moyen de supporter dignement nos épreuves. La doctrine des grands Esprits, par sa beauté, éveille dans les âmes bien douées un saint enthousiasme ; elle exerce une sorte de fascination bienfaisante qui les porte au désintéressement, au sacrifice, aux nobles actions.

Un examen attentif, une intuition profonde nous avertissent que nous nous trouvons là en présence de hautes vérités, que nous touchons au plus intime mystère de la vie universelle.

Pour peu qu'il nous soit donné de soulever le voile qui cache les vies antérieures, soit dans les expériences de rénovation de la mémoire, soit par les révélations de nos guides, nous constatons, dans certaines conditions de la vie terrestre, un rigoureux enchaînement de causes et d'effets, un ordre logique qui nous impressionne et nous émeut. Par exemple — et le cas nous a été révélé — si tel de nos amis est sourd et

muet de naissance, c'est que jadis il a, par ses propos malveillants, causé des malheurs et amené une catastrophe.

J'ai connu une petite naine vieille et difforme, recueillie par l'hospice de Tours et qui fut toujours un objet de répulsion pour tous ceux qu'elle approchait. Elle s'intéressait au spiritisme et je lui prêtais volontiers les publications qu'elle venait me demander périodiquement. Après sa mort, les Esprits nous dirent que cette existence pénible et maladive avait été un correctif de l'orgueil, qui était le fond de son caractère dans ses vies antérieures.

Ainsi, la plupart des misères et des infirmités qui affligent les humains s'expliquent, par des causes plus ou moins lointaines, lorsqu'elles n'ont pas été choisies librement par l'Esprit, comme un moyen efficace d'épuration et d'avancement.

Éclatante démonstration de l'existence d'une loi de justice dans l'univers et dans la vie ! La lumière se fait sur les moindres détails de l'existence ; toutes les contradictions apparentes se dissipent, et une grande harmonie se révèle dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique du monde.

Tout notre passé rejaillit sur nous et notre bonheur ou notre malheur présent n'en est que la répercussion. Ce passé est notre œuvre, librement accomplie et nous n'avons qu'à nous accuser nous-mêmes du sort qui nous incombe. L'homme est l'ouvrier de son destin. Sur le sens donné à sa vie, à ses actes, il prépare son élévation ou se condamne à l'immobilité dans la voie d'évolution ouverte à tous.

Lorsqu'on a compris le mécanisme de cette loi admirable, on est plus enclin à s'y soumettre, à conformer tous les détails de son existence à la règle universelle ; et il en résulte pour chacun de nous plus de sérénité de l'âme, plus de confiance en Dieu, plus de force dans l'adversité, plus de résolution dans le devoir.

Des rapports suivis avec le monde invisible découle la certitude qu'une protection efficace nous enveloppe. Des secours nous viennent d'enhaut et nous aident dans notre ascension sur la route ardue qui conduit vers les sommets. Chaque être humain possède un guide, un Esprit ami qui veille sur lui, le dirige, l'inspire, le soutient aux passages difficiles. Et la certitude de cette assistance prête plus d'assurance à notre marche ; elle fait entrer dans notre vie un sentiment de quiétude, un élément de force qui lui donne plus de stabilité et de valeur.

Sans doute il nous est toujours possible de repousser les suggestions de nos guides, comme celles des esprits mauvais.

Ici-bas, le bien et le mal s'équilibrent et l'homme a le pouvoir de s'attacher à l'un ou à l'autre, selon sa volonté. Entre les forces obscures qui nous attirent vers la matière et les forces radiantes qui nous portent vers la spiritualité, nous avons le choix. C'est le privilège de l'homme de

pouvoir librement opter pour le bien ou pour le mal : c'est ce qui fait sa grandeur et sa responsabilité.

Ame humaine qui du sein de l'abîme montes vers les cimes, pélerin de la vie qui, à travers les étapes planétaires, t'achemines vers les demeures célestes, prends courage, jamais tu ne seras abandonnée. D'en haut, des mains secourables se tendent vers toi et guident ta marche hésitante vers les régions de la lumière et de la beauté éternelles. Tes épreuves et tes maux sont le prix des joies divines. Par l'action de la douleur tu acquerras tes formes les plus parfaites et tes radiations les plus brillantes. C'est dans l'angoisse et la souffrance que jailliront de toi les accents du génie dont Dieu a placé les germes en tout être humain.

Il en est de même pour les nations. Lorsque, soit par leur faute, soit par suite de revers immérités, leur sort est compromis, lorsque le flot montant de la barbarie menace de submerger les grands foyers civilisateurs, aux heures critiques de l'histoire les puissances supérieures, les forces divines interviennent pour sauver du péril les causes justes. C'est pourquoi, au milieu de la tourmente, nous n'avons jamais désespéré, car nos guides de l'espace ne cessaient de nous réconforter. Nous savions par eux que les puissances invisibles étaient à l'œuvre et que la France serait sauvée.

Le fait vient de se renouveler en Pologne, comme naguère il s'est produit chez nous, aux jours sombres de la Marne et de Verdun. Ainsi que les Perses à Marathon, ainsi que les Anglais devant Jeanne d'Arc, ainsi que les Huns d'Attila et ceux de Guillaume, les armées rouges ont dû reculer devant l'élan des patriotes polonais entraînés par les légions invisibles.

Quoi qu'il arrive, ayons confiance dans les destinées de notre patrie, qui, malgré certaines erreurs et quelques défaillances, semble devoir servir d'exemple aux autres peuples.

Remercions Dieu, qui, parmi les écueils et les courants contraires, guide la barque de la France vers le but noble et grand qu'il lui a fixé !

(A suivre) LÉON DENIS.

Choses vues

III

Le Problème

Les divers phénomènes que nous avons racontés résultent-ils de supercheries adroitement combinées? Suis-je moi-même le trompeur? Si ma narration n'a pas produit sur vous l'impression de la

sincérité, ce que je pourrais ajouter ne servirait qu'à augmenter votre méfiance ; ce serait donc du temps employé inutilement et je renonce à vous convaincre.

Très bien, m'objectera-t-on ; on sent, à vous entendre, que vous êtes un brave homme, mais il est fort possible qu'on vous ait mystifié. Je suis sûr du contraire : cependant, si on me pressait d'en fournir la preuve irréfragable, je dirais que ces choses-là ne se démontrent pas comme un théorème. La certitude jaillit d'une multitude de détails, saillants ou menus, qui, par leur concordance, la rendent irrésistible, à moins que la prévention ne vous aveugle. Était-il vraisemblable, dans le cas du cimetière, que Mme Desrosiers, navrée par un deuil récent, fût venue, à proximité de la tombe de son mari, sans y être poussée par l'intérêt, puisqu'elle ne tire aucun profit de sa médiumnité, jouer une comédie minutieusement préparée, pour se procurer l'agrément d'une mystification? Dans sa manière d'être, avant, pendant, après, rien absolument rien qui fût de nature à inspirer des soupçons. Quelle merveilleuse faculté de dissimulation n'aurait-il pas fallu ! Sans doute le comble de l'art au théâtre consiste à donner l'illusion du naturel ; dans la vie ordinaire, il est rare que le comédien le plus accompli ne se trahisse pas à la longue par des traits qui dénotent l'artifice. Alors on se met en garde et, je le dis avec insistance, je n'ai jamais eu le moindre motif de me méfier du médium. Il a été gagné au spiritisme par ses propres expériences. Ayant un jour émis devant lui l'idée que certains phénomènes, notamment les poésies, seraient attribués par quelques-uns au subconscient, il fut très affecté à la pensée qu'on pût contester l'existence de l'esprit Jean dont les communications sont si consolantes.

Qui devrait-on suspecter alors? Ses parents? Ils étaient aussi vivement intéressés que nous tous. D'autres membres du groupe? Je ne vois parmi eux que des personnes cruellement éprouvées par la guerre, des mères désolées qui ne viennent pas à ces séances pour se divertir. Jamais un rire, toujours le sérieux dans l'attente du message apportant un écho de l'au-delà. Un fraudeur serait dans ce milieu un intrus qu'on traiterait avec dégoût. Je me demande qui, en dehors de ces assistants, se serait amusé à manigancer, pendant plusieurs mois, des fourberies. Le machinateur aurait dû, étant mis au courant des moindres incidents de nos séances, combiner ses préparatifs avec les indications médianimiques dont certaines datent de la veille ou du matin même du jour où le phénomène du cimetière s'est produit ; il n'aurait pas disposé du temps indispensable pour son opération. Il aurait fallu d'ailleurs que le subconscient du médium se rendît merveilleusement complice du machinateur.

Parlons maintenant de l'apport. La maison où se trouvait la pierre n'était pas ouverte au public ; le gardien avait la consigne de n'en faci-

liter l'accès qu'à des personnes spécialement recommandées Nous voici devant la vitrine dont les détails correspondent exactement au signalement fourni par l'écriture automatique. Les deux verrous, qui la garantissent contre les indiscrétions des visiteurs, sont assujettis par du fil de fer expertement tortillé. On pourrait, à la rigueur, au moyen d'une pince, dégager le verrou d'en bas ; mais celui d'en haut? Il faudrait, pour l'atteindre, disposer d'un escabeau et il n'y en avait pas en ce moment à cet étage. On aurait dû en apporter un et, pour enlever la pierre et la remettre à sa place, se livrer chaque fois à deux opérations : celle du dégagement des verrous et celle de leur assujettissement, ce qui n'eût pas été l'affaire de quelques instants. Quel est le plaisantin assez audacieux pour s'exposer à être pris en flagrant délit d'effraction, et dans quel but? Uniquement en vue d'une farce. Après avoir enlevé la pierre, il l'aurait apportée chez Mme D. ; encore une complication, car il eût très difficilement passé inaperçu dans un logis exigu, et, s'il n'y avait eu personne, il eût été obligé de s'introduire par un moyen frauduleux. Que de travail, que de risques pour un si mince résultat ! Et les communications médianimiques en prose et en vers accompagnant l'apport, comment les expliquer? Y a-t-il eu encore ici, comme au cimetière, connivence entre le subconscient du médium et le mystificateur? Vous voyez à quelles invraisemblances nous nous heurtons.

L'hypothèse de la fraude étant écartée, demandons-nous si le médium a agi sous l'empire du somnambulisme. Dans ce cas sa bonne foi ne serait pas en question. Il eût fallu que, dans cet état d'inconscience, Mme Desrosiers se rendît au cimetière, de nuit ou de jour ; là, elle ramasse un débris de bière où elle remarque une tente qu'elle utilisera ; elle découpe ensuite un morceau de papier ; elle y trace l'inscription latine avec une pointe sèche, en marquant de deux lignes géométriquement parallèles les pleins, ce qui exige une grande application ; elle insère ce pli de manière à ne pas le froisser du tout, tandis qu'il est maintenant impossible de l'introduire en entier ; puis, elle revient au cimetière, dépose sous des feuilles, près de la pierre tumulaire, le morceau de bois, pour le ramasser plus tard à l'endroit vu dans un rêve confirmé par l'écriture automatique ; enfin, dans l'après-midi du même jour, elle écrit inconsciemment, étant éveillée, la pièce de vers adaptée au phénomène réalisé en somnambulisme. Le cimetière est à une distance d'environ deux kilomètres de son domicile. Elle a pu faire à pied ce va et-vient, ayant un nourrisson qui réclamait des soins réguliers, sans qu'on s'en doutât dans son entourage. Ne sommes-nous pas autant dans l'invraisemblance, si nous envisageons le phénomène de l'apport? Vous représentez-vous cette somnambule se faisant ouvrir sans autorisation la porte de la salle aux collections, une première fois pour enlever la pierre dans les conditions que vous savez, une seconde fois pour la remettre en place, après avoir manœuvré dans l'intervalle chez Mme D.? Quand

on tient passionnément à une hypothèse, on ne s'inquiète guère des difficultés.

Essayons d'une autre supposition, au risque de provoquer davantage la révolte du bon sens ; mais, dans le domaine du psychisme, le champ du possible est si indéterminé que toutes les audaces paraissent permises aux adversaires du spiritisme, dût-on, pour éviter le fantastique, s'y enfoncer plus profondément. Le corps fluidique de Mme Desrosiers, s'étant extériorisé, a accompli les diverses opérations que nous venons de raconter. Pendant qu'elle se livrait à un travail si compliqué, son corps charnel était inerte dans le sommeil. Le jour, ce sommeil inaccoutumé eût été remarqué ; le phénomène de bilocation s'est donc produit dans la nuit. La distance à franchir n'est rien ; mais quelle merveille, ce périsprit qui combine, manipule, écrit en latin, libère et assujettit des verrous, fait des apports, loin du cerveau matériel ! Cette hypothèse nous mène si près du spiritisme qu'il suffit d'avancer d'un pas pour y entrer. Quel parti devons-nous prendre?

Arrêtons-nous devant ce Jean qui met avec un point d'interrogation son nom à la fin de toutes ses communications. Il se dit chargé de nous instruire, et, quand il aura achevé sa tâche, il nous quittera pour aller à d'autres occupations, sans renoncer toutefois à nous faire de temps en temps des visites. Ses actes ne sont-ils pas la manifestation d'une intelligence au service d'une volonté tendue vers un but, avec des interruptions quand les circonstances l'y obligent, mais sans le perdre de vue, doué d'ailleurs d'une mémoire si sûre qu'il lui arrive souvent de suspendre son idée au milieu d'un vers inachevé pour le reprendre, quelques jours après, sans la moindre incohérence? Impossible d'imaginer une personnalité plus fortement accusée, si indépendante qu'elle refusait parfois de répondre à des questions jugées oiseuses, cependant bienveillantes, puisque, dans une séance, en nous disant adieu, elle ajoutait : « Comptez sur moi, sur mon aide, sur mon affection ». Comme nous, elle n'est pas toujours certaine, en faisant une promesse, de pouvoir la tenir, car elle est exposée à rencontrer des obstacles imprévus et insurmontables. Quand elle est assurée du succès, elle le déclare formellement et on peut sans hésitation lui accorder sa confiance, ce qui a eu lieu pour le phénomène du cimetière et pour l'apport dont les détails nous étaient absolument inconnus. Jean se dressait donc devant nous, avec le relief, quoique invisible, d'un ami qui nous aurait entretenus derrière un mur. Cette impression était si nette qu'il fallait, pour n'être pas dominé par elle, se ressaisir avec effort, afin de laisser, comme il convient, son rôle à la critique.

Je cherche à me persuader que Jean n'est pas une personnalité distincte du médium : voyons si cette hypothèse est vraisemblable. J'aborde peut-être cette partie de la discussion avec de moindres garanties d'indépendance, parce que je ne saurais m'affranchir entiè-

rement de certaines influences du tempérament, de l'éducation ou même de l'intérêt. Je me rassure un peu, en songeant que mes contradicteurs sont dans une situation semblable, à moins qu'ils n'appartiennent à la catégorie des êtres de pure raison, ce dont il est permis, sans impertinence, de douter.

Si Jean est une modification de la personne normale du médium, je me heurte à une difficulté. Le médium, veuillez ne pas l'oublier, ne cesse pas, pendant la production des phénomènes, de conserver la conscience de lui-même ; il est aussi éveillé que vous l'êtes en ce moment, attentif à toutes les péripéties de la séance, étonné, comme les autres membres du groupe, avec cette différence que nous sommes simplement des spectateurs, tandis qu'il sert d'instrument à une force inconnue. Si cette force n'est que son subconscient, à quelle conséquence aboutissons-nous? Il y a des mots pleins de prestige sous le couvert desquels on se réfugie d'autant plus volontiers que leur sens indéterminé permet toutes sortes de suppositions ; il ne faudrait pourtant pas être la dupe d'une illusion. Nul doute que, dans les profondeurs de mon être, sans que j'en sois informé, se cachent des virtualités dont la plupart ne produisent des effets apparents que chez un petit nombre d'individus exceptionnellement doués ; ce n'est pas une raison, parce qu'elles sont insuffisamment connues, d'étendre leur action à tout le domaine du merveilleux, si la vraisemblance y est contraire. Or, dans le problème dont nous cherchons la solution, nous constatons, du point de vue du subconscient, la présence simultanée dans le médium de deux personnalités, Mme Desrosiers, la personnalité normale, et Jean, la personnalité seconde, chacune se comportant comme si elle avait ses facultés distinctes, son intelligence, sa volonté, sa mémoire, ses sympathies ; bien plus, Jean sait des choses que Mme Desrosiers ignore complètement, qu'il révèle par l'écriture automatique et qui ne sauraient provenir de la mémoire latente ou de la transmission de pensée, puisqu'elles ne sont dans l'esprit d'aucun des assistants. Nous voyons ainsi à l'œuvre, dans un même individu et au même instant, deux personnes, s'opposant l'une à l'autre par des actes délibérés et, suivant l'hypothèse du subconscient, n'en formant qu'une.

Pour donner plus de force à cette observation, rendons-nous compte du travail nécessité par la composition d'une pièce de vers. Il faut concevoir un sujet, former un plan pour ne pas aller à l'aventure, chercher l'expression dont on revêtira ses idées. En prose, cette opération est hérissée de difficultés, sauf dans les moments assez rares de débordante inspiration, où la plume court sans arrêts sur le papier ; en poésie, même quand on a une extraordinaire faculté d'improvisation, les exigences de la rime ralentissent singulièrement la marche. Voilà Jean qui, dans le subconscient de Mme Desrosiers, accomplit, à l'insu de celle-ci, sans être distinct d'elle, ce labeur obstiné, et, aux jours de

séance, nous en sort les résultats variés, avec une sûreté que nous n'aurions pas si nous voulions essayer d'écrire aussi rapidement l'alphabet. Les poésies de Jean sont de valeur inégale; il n'y met sans doute pas toujours la même application, selon le temps dont il dispose, car il se dit très occupé. Encore un trait de personnalité qu'il n'est pas sans intérêt de recueillir et auquel Mme Desrosiers est étrangère, puisque les poésies, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ne lui procurent ni plus ni moins de fatigue. Jean s'offre donc à nous avec tous les caractères d'une personnalité bien distincte, vivant de sa vie propre, se servant du médium comme vous vous servez de votre porte-plume. Serait-il absurde de supposer qu'il ne s'identifie pas avec lui? Mais le subconscient est si fertile en surprises que la sagesse consiste à ne pas l'éconduire sans avoir épuisé tous les moyens de le retenir.

Cependant, si des poésies nous passons aux phénomènes physiques, combinés avec des phénomènes intellectuels, nous rencontrons cette personnalité encore plus accusée. Elle ne se borne pas à révéler des particularités absolument ignorées du médium comme de tous les assistants ; elle accomplit des actes qui se réalisent loin du médium et qui nécessitent l'intervention d'un organisme invisible. Dans ce cas, l'action du subconscient devient beaucoup plus problématique. Le subconscient qui, au cimetière, insère dans la fente d'un morceau de bois un petit papier sur lequel il a inscrit une citation latine, et qui, pour donner une nouvelle preuve de son pouvoir, enlève dans une vitrine un objet, le met sur une armoire située à plusieurs centaines de mètres et le remet ensuite à sa place, sans que la vitrine ait été ouverte, libre à vous, si la chose vous paraît plus vraisemblable, de n'y voir qu'une opération du corps fluidique du médium extériorisé ! Un spirite, sans braver davantage le sens commun, sera, par bien des gens, jugé plus fidèle au bon sens en disant que ce Jean, revêtu d'un corps fluidique, et doué de toutes les qualités d'une personne, est réellement distinct du médium dont il se sert comme d'un instrument pour communiquer avec notre monde ; mais, pour adopter cette opinion, il faut n'avoir aucun parti-pris contre la doctrine de la survivance. Lorsque Jean produit le phénomène intellectuel des poésies, il produit en même temps un phénomène physique, puisqu'il meut la main du médium. Pourquoi, capable de mouvoir une main, ne le serait-il pas d'avoir des pouvoirs plus étendus? Avec son organisme subtil, lui permettant de pénétrer partout sans être arrêté par aucune barrière, il a certainement de la matière une idée différente de la nôtre. S'il essayait de nous en instruire, nous serions inaptes à le comprendre, parce qu'il nous parlerait de choses dépassant la portée de notre intelligence. La grande affaire est de constater d'abord les faits, en prenant les précautions nécessaires pour n'être pas induit en erreur. Quoique nous ne voyions pas la ligne continue qui de l'effet mène à la cause, nous pouvons avoir sur la nature de celle-ci, comme dans le cas

présent, de puissantes probabilités, et je ne connais pas de phénomène, étant donné les circonstances qui l'encadrent, auquel s'adapte mieux l'explication spirite que l'apport de la pierre accompagnée de sa fiche et de sa boîte.

Tout cela est si inconcevable qu'on hésite à en parler devant des personnes qui n'ont jamais assisté à des expériences de psychisme ou qui n'ont pas lu des ouvrages de premier ordre consacrés à ces questions. Il n'est pas moins vrai que le surpranormal entre de plus en plus dans le domaine de la publicité avec la garantie des savants dont on ne peut contester ni la haute compétence, ni la parfaite sincérité. Peu à peu l'opinion se modifie. Des idées semblèrent jadis inadmissibles qui maintenant sont universellement acceptées. Ce sont toujours les mêmes arguments ; les esprits sont mieux préparés à les accueillir. Attendons avec confiance des jours meilleurs qui s'annoncent.

(A suivre.) ALFRED BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques (1)

V

La philosophie moderne en présence du problème de la destinée humaine

Il n'y a donc pas d'autre ressource que de recourir aux seules lumières de la raison pour tenter, encore une fois, de jeter un peu de clarté sur nos origines et nos fins dernières. Dans ce but, on ne peut s'adresser qu'à la philosophie, non à cette philosophie « démunie d'esprit philosophique » qui nous a donné la libre pensée, mais à la véritable philosophie, celle qui groupe toutes les connaissances humaines, pour essayer d'en retirer quelques indications positives sur la constitution de l'univers.

Cette véritable philosophie, pendant que l'autorité religieuse était ébranlée et que la pensée était « libérée », ne restait pas inactive. Des penseurs éminents, sur divers points du monde civilisé, vinrent tour à tour s'appliquer à la recherche rationnelle des grands problèmes ; mais encore imprégnés de leur éducation religieuse et de la tradition scolastique, ils eurent bien de la peine à rompre avec des méthodes de recherche et des procédés de dialectique qui mettaient de l'imprécision dans leurs conceptions, de la confusion dans leurs déductions et rendaient leurs travaux souvent obscurs, parfois même inintelligibles. Ils ont remué des idées, ouvert quelques voies intéressantes, mais n'ont vraiment donné aucune solution pratique. Leur œuvre a été enfouie dans les

(1) Voir *Revues* Mai, Juin, Août et Octobre.

bibliothèques, sans avoir modifié, d'une façon bien appréciable, l'évolution générale de la pensée.

Elle ne s'adressait, en effet, qu'à une élite et ne se prêtait guère à la vulgarisation. Plus que jamais cette philosophie demeurait isolée sur ses hauteurs et ne songeait même pas à en descendre, pour prendre contact avec les foules.

Tout en respirant dans une atmosphère renouvelée, elle restait plongée dans ses abstractions sur l'esprit et la matière, essayant, mais en vain, d'acquérir quelques notions sur le rôle qu'il faut attribuer à ces deux substances dans l'être vivant et pensant. Dans cet être formant un ensemble si bien lié et d'une unité si parfaite, il était impossible, parmi les actes si complexes de la vie et de la pensée, de faire une distinction précise entre ceux attribuables à ce que nous appelons l'esprit et ceux imputables à ce que nous nommons la matière.

Aussi les uns, ne constatant toujours que les sensations, arrivaient-ils à ne voir partout que l'action de la matière, et à donner le néant pour fin dernière de l'homme, tandis que les autres, estimant que l'esprit a pris ses idées essentielles en dehors du monde terrestre, lui attribuaient une nature et une vie indépendantes, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Ainsi s'établirent les deux grandes écoles, matérialiste et spiritualiste, de la période moderne et les doctrines si variées professées par chacune d'elles. Matérialistes et spiritualistes, presque tous avec des idées préconçues, observaient et classaient les actes humains, notaient leur dépendance et leur relation mutuelles et s'efforçaient d'en déduire les conséquences favorables à la thèse qu'ils soutenaient. Les premiers étaient ainsi conduits à expliquer tous les actes de la vie et de la pensée par le jeu du système nerveux, tandis que les seconds, diminuant le rôle des nerfs, n'en faisaient que les serviteurs d'un esprit (ou d'une âme) qui, pendant son séjour sur la terre, les utilise pour se tenir en contact avec les êtres et les objets environnants.

Sur ces données générales, chaque philosophe de l'une ou de l'autre école, échaffaudait son système et chacun émettait la prétention, sinon d'avoir trouvé la vérité, au moins d'être sur la voie permettant de la découvrir. Ce qui est certain, c'est que la vérité qu'ils croyaient ainsi saisir n'était pas cette vérité, dont parle Descartes, qui se présente si clairement et si distinctement à notre esprit que nous n'avons aucune occasion de la mettre en doute. On en trouvera aisément la preuve dans les discussions dont tous les systèmes, soit matérialistes, soit spiritualistes, ont été l'objet. Tous ont soulevé des critiques et aucun d'eux n'a jamais pu rallier un nombre bien grand de suffrages. Ce n'est pas le critérium de cette vérité cartésienne, de cette vérité géométrique qui apparaît à tous les yeux avec ce caractère d'évidence, rendant le moindre doute impossible.

Que faut-il en conclure, sinon que ces écoles philosophiques qui ont, en France, en Angleterre et en Allemagne, plus ou moins prospéré au XVII^e^, au XVIII^e^ siècles et pendant une grande partie du XIX^e^, se sont trouvées dans l'impuissance absolue de fonder une doctrine, donnant à tous les esprits inquiets l'apaisement qu'ils ne trouvaient plus dans la religion. Elles avaient une trop haute ambition. Persuadées, sur la foi de Descartes, « que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon » que les théorèmes de la géométrie et « que, pourvu qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie, qui ne le soit..... il ne peut y en avoir de..... si cachées qu'on ne découvre », elles avaient cru pouvoir, en étudiant, soit les fonctions du corps, soit les facultés de l'esprit, démontrer, par le jeu d'une logique serrée, ce qu'il importe de connaître sur l'essence de la nature humaine.

Leur insuccès montre combien ils s'étaient trompés. L'heure n'est pas encore venue où l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme se démontreront comme un théorème de géométrie. Ce n'est que par des approximations bien lentes et bien laborieuses et au prix de pénibles efforts, que les secrets de la vie et de la pensée pourront être peu à peu rationnellement pénétrés.

Vers le milieu du XIX^e^ siècle, on commença à le comprendre et les philosophes de la période contemporaine, sans rompre complètement avec les errements antérieurs, se sont orientés vers des objectifs moins étendus, mais plus sûrement abordables. L'un des plus illustres d'entre eux (1) a résumé les tendances actuelles, en parlant de ses propres travaux, qui visent à « porter la métaphysique sur le terrain de l'expérience et à constituer, en faisant appel à la science et à la conscience, en développant la faculté d'intuition, une philosophie capable de fournir, non plus les théories générales, mais aussi les explications concrètes de faits particuliers ».

En réalité ce sont surtout ces « faits particuliers » ou plus exactement les études de détail, qui retiennent l'attention des penseurs. Avant de discuter, dans le vague, sur la matière et sur l'esprit, on a fini par comprendre qu'il serait bon d'avoir des notions aussi complètes que possible sur la nature et sur l'action réciproque des substances que nous désignons par ces noms. On étudie donc la matière, son étendue, ses mouvements, les phénomènes si variés dont elle est le siège et qui sont l'objet de la géométrie, de la mécanique, de la physique, de la chimie et de l'astronomie. On étudie l'esprit, non plus seulement en s'observant soi-même, mais en observant aussi les autres, individuellement ou collectivement, en recueillant les manifestations normales et anormales de la conscience, sans même négliger les phénomènes si extraordinaires connus sous le nom de phénomènes psychiques. La psychologie proprement

(1) BERGSON, *La philosophie*, Librairie Larousse.

dite arrive donc ainsi à étendre son domaine vers la sociologie, la pathologie et même le spiritisme. On étudie enfin l'action réciproque de l'esprit sur la matière, c'est-à-dire la biologie qui, avec l'aide de la physiologie et des sciences physiques, étend ses recherches sur tout ce qui, dans la nature, a reçu cette étincelle de vie dont nous avons tant de peine à pénétrer le mystère.

C'est par toutes ces études de détails, patientes et méthodiques, que l'on arrivera peu à peu à soulever le voile sombre dont tout ce qui nous environne est recouvert. En remontant les séries des faits, pour trouver successivement dans une série supérieure ceux qui peuvent être considérés comme générateurs, on arrivera sans doute, ainsi que le pensait Taine (1), à dégager « le fait unique et primitif » dont tous les autres se déduisent. Ce jour là, malheureusement si éloigné de nous qu'il est impossible de prévoir même son arrivée, nous commencerons peut-être à avoir sur la matière et sur l'esprit des notions précises.

En attendant, il faut faire croître le plus possible les branches multiples de la science. C'est le seul moyen de fournir au philosophe les matériaux indestructibles dont il a besoin pour soutenir ses constructions généralisatrices. Sa mission paraît ainsi consister désormais à tirer de toutes les études de détail poursuivies par les savants, chacun dans sa spécialité, les conséquences générales qui en découlent, en ce qui concerne les idées que l'on peut considérer comme définitivement acquises sur la matière et sur l'esprit.

Cette conception du rôle actuel de la philosophie devait apparaître nécessairement à la suite de l'essor prodigieux pris, depuis près d'un siècle, par toutes les sciences. La philosophie devait se rapprocher de ces sciences, qu'elle semblait avoir temporairement oubliées. Sans elles, rien de solide ne pouvait être construit.

Mais il ne faut pas que les philosophes interprètent leur rôle dans un sens trop étroit. L'attitude prudemment restreinte qu'observent beaucoup d'entre eux ne permet guère l'éclosion de ces hypothèses audacieuses, plus tard vérifiées patiemment, qui jettent sur les connaissances humaines une nouvelle et grande clarté. L'attitude purement positiviste ou scientiste appartient au savant mais ne saurait être celle du philosophe. Le savant s'attache à une étude déterminée, qu'il poursuit aussi loin que possible, s'efforçant constamment de remonter au « fait générateur » de ceux qu'il a précédemment constatés, vérifiés et classés. Sa marche est lente, chaque pas en avant ne pouvant se faire sans que le terrain ait été préalablement préparé et solidement affermi. Il n'effectue que des généralisations successives, toujours comprises dans les limites de ses recherches spéciales.

Le philosophe, s'appuyant sur l'ensemble des sciences et les coordonnant pour ainsi dire entre elles, doit faire des généralisations plus larges.

(1) Voir *Les philosophes français au* XIX^e^ *siècle*, par TAINE.

Sa tâche ne consiste pas à rester dans un laboratoire, penché sur des cornues et des microcospes, à s'enfermer dans un observatoire, l'œil au télescope ou le front incliné sur des pages de calcul, à se confiner dans un hôpital pour pénétrer les arcanes de l'organisme et le secret des maladies physiques ou mentales, à s'isoler dans un cabinet pour y méditer sur la politique et la sociologie. Il a une mission plus élevée. Ce sont les résultats obtenus dans les diverses branches des sciences qu'il doit recueillir et interpréter pour s'élever, s'il le peut, par des inductions, qu'il n'est pas interdit de faire un peu hardiment, jusqu'à ces hauteurs où l'on commence à entrevoir, sinon quelques réalités, au moins quelques probabilités sur la destinée humaine.

Nos esprits, dans leur complexité si déconcertante, ne disposent pas seulement, pour satisfaire leur insatiable besoin de savoir, des méthodes déductives et inductives qui leur permettent de diriger et d'interpréter leurs observations ; ils peuvent et doivent utiliser ce mystérieux moyen d'investigation qui se nomme l'intuition et qui découvre parfois à certains d'entre eux des vérités insoupçonnées.

N'est-ce pas l'intuition qui a conduit à quelques-unes des découvertes dont s'enorgueillit la science moderne? Ce procédé de recherches inspire quelque répugnance à ces positivistes endurcis qui ne veulent admettre que ce qui est scientifiquement démontré. En revanche, un autre groupe de philosophes, d'un esprit plus large, accepte et préconise toutes les sources de connaissance que nous pouvons trouver « dans nos idées morales, dans nos intuitions sentimentales, dans nos croyances religieuses (1). Il admet « qu'il y a des vérités qui relèvent du sentiment autant que de la raison » et que « les sentiments puissants qui agitent l'âme, à certains moments privilégiés, sont des forces aussi réelles que celles dont s'occupe le physicien » (2).

On retrouve donc, en définitive, dans la période actuelle, comme dans celle qui l'a précédée, deux écoles philosophiques, toutes deux s'appuyant également sur les sciences, chacune se manifestant de façons diverses, mais parfaitement caractérisées, l'une par son enseignement matérialiste, l'autre par ses tendances spiritualistes.

Entre ces deux écoles se répartissent les penseurs, chacun suivant le cours d'idées par lequel il se laisse entraîner et qui se forme suivant les conditions variées dans lesquelles l'ont placé son éducation, ses relations, ses études, ses réflexions, et même cette sorte d'inclination, pour ainsi dire instinctive, qui entraîne la volonté, soit d'un côté soit de l'autre. Nul n'ignore, en effet, combien est complexe la formation de nos idées et combien souvent le même fait conduit, suivant celui qui l'interprète, à des inductions ou des déductions opposées. Toutes les discussions, pour ne pas dire les querelles philosophiques, sont là pour le prouver.

(1) *Philosophie moderne*, par Albert Rey.
(2) *Le Pragmatisme*, préface par Bergson.

S'il ne s'agissait que d'enregistrer et d'interpréter les déductions des mathématiques, ou les inductions des sciences physiques, on arriverait peut-être à s'accorder. Mais, quand on aborde ces sciences qui ont pour objet la vie et la pensée, sous la forme individuelle ou collective, l'accord semble bien difficile à obtenir. C'est que l'on pénètre sur un terrain, où, quoi qu'on fasse, les méthodes resserrées auxquelles peuvent s'astreindre les mathématiciens et les physiciens ne sont sans doute plus suffisantes et demanderaient peut-être à être élargies.

Les sciences ont étendu et poursuivent leurs recherches sur tout ce qui, autour de nous et en nous, attire l'attention. Parmi les faits innombrables qu'elles étudient, on trouve d'abord ceux qui se reproduisent naturellement ou artificiellement, toujours dans des conditions identiques, dont on peut suivre ou provoquer le renouvellement autant de fois qu'on le voudra, que l'on peut par conséquent observer à loisir dans tous les détails de leur développement et soumettre à des mensurations précises. Ce sont les faits scientifiques proprement dits, ceux dont on recherche les causes, dans une série de faits « générateurs », par des inductions rationnelles, et dont on tire les conséquences par des déductions mathématiques. On rencontre ensuite des séries de faits essentiellement variables et imprévues. On ne peut généralement pas les reproduire artificiellement et lorsqu'ils se renouvellent naturellement, c'est avec des modifications déconcertantes. Bien rares sont ceux qui peuvent être l'objet de mensurations.

Dans ces conditions, il devient difficile, sinon impossible, de les grouper utilement et de remonter au fait régénérateur. Ils ne s'enchaînent plus les uns aux autres par des relations de cause à effet bien définies, susceptibles d'être observées, comme on le fait pour les précédents.

Ces faits, que l'on ne peut s'empêcher de classer à part parmi tous ceux qui attirent l'attention des chercheurs, sont ceux qui font l'objet de la psychologie, de la plus grosse part de la sociologie et peut-être aussi d'une partie de la biologie. Bien des efforts se sont faits et se font encore, dans l'école matérialiste, pour les assimiler aux faits scientifiques et les étudier par des procédés analogues. On ne peut pas dire que ces efforts soient vains, car un labeur consciencieux et opiniâtre est toujours respectable et, dans une certaine mesure, profitable, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'ils n'ont pas beaucoup avancé la solution du problème de la vie et de la pensée.

Les philosophes qui poursuivent leurs recherches dans cette voie comptent sur le temps, sur les travaux de nombreuses années, qui permettent de mieux grouper les faits, d'en découvrir de nouveaux, d'établir entre eux des dépendances jusqu'à présent si peu définies, de remonter enfin à des causes d'où sortiront quelques-unes de ces lois qui semblent régir les esprits et les sociétés.

Mais est-il bien certain qu'ils ne s'engagent pas sur une fausse piste

en appliquant rigoureusement la même méthode de recherche à des phénomènes qui se présentent sous des apparences si différentes? Cette sorte d'intuition qui les porte à considérer ces apparences comme trompeuses et à admettre qu'en allant vraiment au fond des choses on reconnaitra que les phénomènes de vie et de la pensée sont, comme tous les autres, des faits scientifiques, est-elle bien justifiée? Nul ne peut l'affirmer et, dans ces conditions, tout en laissant les « scientistes » poursuivre des recherches qui ne seront jamais inutiles, peut-être est-il sage de ne pas écarter ceux qui, dans leurs investigations, ajoutent d'autres méthodes à celle qui règne exclusivement dans les laboratoires.

Il ne faut pas oublier que la raison humaine est encore trop bornée pour percevoir, même dans l'ordre scientifique, d'autres vérités que des vérités approximatives. La somme de nos connaissances est bien limitée. La science a établi, parmi tous les faits qu'elle a pu observer, certaines relations de cause à effet. Elle en a dégagé ce qu'elle a appelé des lois, qui ne sont au fond que des hypothèses plus ou moins vérifiées. Il est vrai que, sur ces hypothèses, elle a formulé des théories, dont nos esprits peuvent provisoirement se montrer satisfaits, et dont les conséquences pratiques ont, dans une large mesure, montré la valeur par le développement prodigieux qu'elles ont donné à toutes les branches des arts et de l'industrie. Mais la science, on ne saurait trop le répéter, ne marche, même quand elle semble se hâter, que d'un pas lent et mesuré.

Ces méthodes, dont on ne peut contester la sûreté et la haute valeur, ne comportent pas les rapides progrès que souhaite l'impatience de beaucoup d'esprits. Ils sont relativement nombreux ceux qui ne peuvent se résoudre à accepter cette temporisation positiviste, qui se contente de ce qui est acquis et attend patiemment l'élargissement progressif du champ de nos connaissances, en formulant, sur tous les grands problèmes qui troublent nos âmes, un *nescio* déconcertant. Nous n'avons donc pas le droit de repousser ceux qui font appel, non seulement à la science, mais aussi à la conscience « en développant la faculté d'intuition », pour tenter, par quelques hypothèses, peut-être un peu hardies, mais néanmoins vraisemblables, de jeter un peu de lumière sur le mystère de notre destinée et de répondre, sur ce point toujours obscur, à ce besoin de savoir qui tourmente l'humanité depuis qu'elle existe.

(A suivre.) Général ABAUT.

CORRESPONDANCE

Nous recevons d'un de nos amis une lettre que nous croyons intéressant de publier en raison de la preuve qu'elle fournit de nos rapports avec l'Au-delà :

MON CHER DIRECTEUR,

Je vous dois le témoignage suivant parce que chacun de nous serait inférieur à sa mission s'il ne désirait faire connaître à autrui les preuves qu'il a reçues de

la sollicitude d'un monde invisible, mais présent. Je m'excuse de citer un cas personnel.

Certains récits gagnent beaucoup à être faits par ceux-là mêmes qui ont été les témoins directs et intéressés du phénomène rapporté.

J'ai eu, il y a quelques mois, le grand malheur de perdre une mère tendrement chérie, d'un esprit supérieur, d'une nature très évoluée qui, à la recherche constante d'un idéal, avait trouvé dans nos doctrines, grâce à ses médiumnités développées, un apaisement, un enseignement, une clarté. Elle s'était efforcée de m'entraîner avec elle. L'ombre d'un doute me retenait encore au sol. C'est son départ qui allait me donner la grande révélation. Je passe rapidement sur l'appui extraordinaire, immédiat que je rencontrai au milieu de mon affliction, sur l'indéfinissable espérance qui rayonna dans mon cœur à l'heure la plus redoutée de ma vie. Je m'approchai — d'instinct ou par intuition — d'excellents amis, de bons médiums qui partageaient mes croyances et nous décidâmes de procéder à des expériences régulières. Nous étions trois la plupart du temps. Parfois un parent complétait notre groupe. Nos premières séances furent extrêmement intéressantes et fort convaincantes. Toutefois, il y manquait la preuve décisive, la preuve absolue d'identité. Un certain dimanche, le 25 juillet, chez moi, la table s'animant sous nos doigts, bondit et nous dûmes la suivre dans toutes les parties de la pièce où nous étions réunis. Le guéridon heurta d'abord un canapé et l'esprit s'étant nommé — le nom de ma mère — épela : « Je suis là sur ce canapé ». La table cogna ensuite contre un meuble où se trouvait placée une photographie de ma mère : « Mon portrait ! » fut-il dit. Toujours bondissant, la table nous obligea à pénétrer dans la chambre voisine — ma chambre à coucher — et alla affectueusement se porter contre mon lit. Ce n'était rien encore! Tout à coup, ce guéridon, retournant brusquement dans l'autre pièce, frappa fortement contre le tiroir d'un chiffonnier en commandant : « Ouvre ce tiroir! » « Qu'y trouverai-je? demandai-je. « La preuve de ma présence! me fut-il répondu ! » Mes amis m'interrogèrent du regard. Je leur fis l'aveu que le meuble désigné était *le seul* dont j'ignorais le contenu. Il avait appartenu à ma mère — j'en cherchai la clé. — Elle fut introuvable. Je fis alors ouvrir le tiroir indiqué par un serrurier et j'y découvris, avec des papiers de famille, ignorés de moi, déposés là il y a *quarante ans*, une montre, de famille également, *que je n'avais jamais vue, dont je ne savais la présence nulle part* et que mon père, absent de la séance et consulté, nous a dit avoir perdue de vue depuis *l'année* 1881. La clé de ce meuble ayant été égarée depuis un très grand nombre d'années, ma mère de son vivant, ne s'était à aucun moment préoccupée de ce qu'il pouvait contenir et au cours d'une séance ultérieure, elle nous a déclaré que, voulant le 25 juillet, nous donner de sa présence une preuve irréfutable, elle nous avait montré ce chronomètre qu'elle venait d'apercevoir pour la première fois, en cherchant par quoi elle pourrait nous persuader le plus !

Tel est le fait que je considérais de mon devoir de porter — à titre de contribution — à la connaissance de vos abonnés. Agréez, etc.

L. M.

Chronique Étrangère

Ceux qui, dans le monde, s'occupent de l'avancement des sciences psychiques, reconnaissaient en le docteur Crawford, récemment décédé à la suite d'un long surmenage, l'un des champions les plus actifs

d'une cause où le mystère peu à peu est dévoilé et où la vérité cachée est patiemment conquise. L'extériorisation de l'énergie (telekinésie) faisait le principal objet des recherches de ce grand savant. Alors que la masse des incrédules, contre toute évidence, niait encore la possibilité du déplacement des objets sans contact direct avec eux, Crawford poursuivait ses études dans cet ordre de phénomènes dont la réalité est l'un des points de départ du spiritisme expérimental : leur explication, en effet, démontrant la collaboration de la Force et de l'Intelligence invisibles, est un des arguments les plus probants contre les théories trop simplistes du matérialisme. En un ouvrage célèbre, Crawford avait eu le temps de fixer, à cet égard, des lois essentielles et précieuses (1). En matière de lévitation d'objets inertes, il reconnaissait comme indispensable l'auxiliaire de « collaborateurs spirituels », d'Esprits désincarnés joignant leurs efforts à ceux du médium et, éventuellement, à ceux des vivants, témoins de l'expérience. Selon lui, l'exacte connaissance des méthodes par lesquelles l'Esprit déplace la Matière, devant constituer, pour l'ensemble des sciences psychiques, un progrès considérable, d'où découlerait aisément une connaissance non moins exacte de tous les autres phénomènes encore plus ou moins obscurs, devant lesquels les spirites cherchent à formuler des hypothèses : « Définir nettement l'Énergie psychique, disait-il, c'est éclairer, du même coup, un grand nombre de lanternes. » Ses premières expériences consistèrent à enregistrer au phonographe les bruits et les coups accompagnant la manifestation de phénomènes de déplacement. Puis, il étudia l'augmentation ou la diminution du poids du médium pendant le temps qu'une table ou tout autre objet était déplacé par l'unique action de la Force-Intelligence de l Au-delà. Il s'attacha, d'autre part, à constater qu'au cours des expériences, les mêmes différences de poids se produisaient, à des degrés moindres que pour le médium, chez toutes les personnes présentes à la séance.

Plus tard, Crawford aborda une nouvelle phase du problème, et non la moins curieuse. Il demanda aux Esprits d'imprimer, à la table suspendue dans l'air, tels mouvements qu'il leur suggérait. De même s'appliqua-t-il à mesurer l'effort musculaire que devait fournir une personne pour ramener la table au sol dans le moment qu'elle en était éloignée par les « porteurs invisibles ». Cette forme de son enquête l'amena à établir un appareil composé d'un bras de levier, par lequel était enregistrée, avec une rigoureuse exactitude, la différence des pressions de bas en haut et de haut en bas. Ainsi put-il mesurer le potentiel de résistance des forces psychiques en action et la proportion de leur « emprunt d'énergie » au médium.

D'autres expériences permirent d'utiliser la Force des Esprits à mettre en mouvement une cloche, à actionner les touches d'une machine

(1) *The Reality of Psychic Phenomena.*

à écrire, à décharger un électroscope. Enfin Crawford put formuler avec certitude la loi cruxiale de ces divers phénomènes. Il en vint à conclure qu'ils étaient provoqués par la production d'une sorte de levier psychique, émanant du médium, appuyant sa partie coudée sur le sol même et exerçant pression, de bas en haut, sur l'objet à déplacer (1). A vrai dire, les Esprits, consultés, firent savoir que les meilleures conditions d'expérience étaient réalisées lorsque le levier fluidique *ne reposait pas sur le sol* mais se coudait dans l'espace, sans contact avec la terre, l'appui au sol exigeant d'eux, dirent-ils, une inutile dépense d'énergie « pour maintenir la rigidité ».

Pendant toutes ces expériences, Crawford se tenait en communication avec les Esprits, par le moyen de la table parlante ou du ouija. Les « opérateurs de l'au-delà » expliquaient, minute sur minute, la nature et la raison d'être de leur intervention. Ainsi donnèrent-ils notamment des conseils extrêmement précis pour la composition des dessins-diagrammes représentant la forme du levier psychique existant entre le médium et la table, et montrant le point même où le levier invisible s'appuyait sur le plancher. Enfin, dans certaines conditions d'éclairage, on en vint à pouvoir photographier cette force qui, si elle ne soulève pas encore les montagnes, suffirait à prouver triomphalement toute leur erreur aux négateurs de la lévitation.

Tout en visitant les laboratoires des savants, les hôtes du monde « derrière le voile » continuent à se manifester dans tous les milieux, près des mères affligées, près de ceux qui souffrent, de ceux qui espèrent, de ceux qui croient, et... de ceux qui ne croient pas. De plus en plus, la presse spirite relate les témoignages de parents en deuil qui viennent au spiritisme et y acquièrent la preuve de la vie des morts. Leur cas est celui de cette Mme Annie Brittain, dont parle le *Light*, qui, pleurant son fils tué à la guerre, se décide à fréquenter les réunions et a le bonheur d'acquérir bientôt des témoignages certains du retour à ses côtés de l'enfant survivant à la vie terrestre. Le « défunt » explique comment il est passé dans l'Au-delà, par une chute de son aéroplane. Puis il parle de tous les membres défunts de sa famille, les énumère un à un, les déclare présents à la séance et la liste est si riche, les visiteurs sont si nombreux, que la mère doit avouer qu'elle n'a jamais entendu parler de plusieurs des parents lointains qui lui sont nommés. Pourtant, dans la suite, elle en retrouve les noms et prénoms exacts, en consultant les archives familiales.

A Merthyr Tydfil (Pays de Galles), un amateur photographie en plein air un groupe de spirites. Et l'épreuve développée les montre comme supportés par une sorte de nuage qui est une émanation psychique très caractérisée. — A Londres, M. A. M. fait parler la table.

(1) Ces lois lentement acquises et minutieusement contrôlées, ont été publiées par Crawford, en 1919, dans son remarquable livre : *Experiments in Psychical Science.*

Un esprit se présente, se nomme : Igor et dit que, vivant il y a quelques années à Saint-Pétersbourg, il était un... *Soymak* (?) Un ami de la maison, anglais ayant séjourné en Russie, vient visiter M. A. M. et lui dit qu'en effet il a connu à Saint-Pétersbourg, avant la révolution, un certain Igor qui devait être un *Soymak*, c'est-à-dire un conspirateur contre l'ancien régime. L'ami qui fait cette révélation *a été désigné*, à la table, par l'esprit de Igor qui a dit : « Pour avoir des renseignements sur moi, adressez-vous à M. un Tel. Il me connaissait très bien. » — Un lecteur du *Times*, questionnant le guéridon, reçoit d'un esprit la curieuse consigne d'ouvrir le numéro du jour et d'y chercher « première page, seconde colonne, en bas : le nom de sa mère ; quelques lignes au-dessous : le nom d'une ville où sa mère a vécu ; par ailleurs, à une place stipulée, celui d'une ville où son père a passé quelques années, et à d'autres endroits du journal, nettement précisés, des noms d'amis », le prénom de Marguerite, — celui même de l'esprit visiteur, — et telles autres indications qui, vérification faite, sauf quelques légères erreurs, se trouvent aussitôt contrôlées. — Un médium anglais, signalé par *The International Psychic Gazette* communique avec le poète Robert Buchanan, Lord Beresford, Stainton Moses et Lord Kitchener et, dans une autre séance, reçoit une dizaine d'anciens Recteurs, trépassés au cours du XVIII^e^ siècle. Tous se nomment, disent où ils résidèrent, donnent la date de leur mort, mentionnent un certain nombre de leurs contemporains illustres et enfin indiquent, dans les lointaines églises où ils sont inhumés, la place même de leur tombeau ou de leur dalle mortuaire. L'enquête démontre que toutes ces informations d'outre-tombe sont fondées. — Lorsque meurt le médium aveugle Cecil Husk, plusieurs autres médiums anglais, impérieusement incités par leurs esprits-guides, téléphonent au domicile du mort pour demander si ces avertissements ne sont malheureusement pas trop réels. L'un d'eux déclare, dans la suite, qu'il a été prévenu par l'Esprit Joey qui, on l'apprend alors, était un des esprits conseillers de Cecil Husk.

The Occult Review raconte l'aventure d'un jeune homme, M. H., voyageant en Wurtemberg, entrant la nuit dans un couloir d'auberge, mal éclairé, et marchant vers la salle commune. Soudain il se sent saisir par le bras, et croyant à une plaisanterie d'une personne cachée, essaye de se dégager sans y réussir. Mais se retournant, il voit une apparition de figure jeune, tout contre lui, et qui lui sourit. Dans le même moment, devant lui, et par une trappe ouverte imprudemment, quelqu'un remonte de la cave, l'hôtesse qui s'écrie : « Pour Dieu, n'avancez pas ! Vous allez vous tuer ! » S'il avait fait deux pas de plus, le voyageur se fut effectivement brisé les reins en tombant dans le vide. Mais un esprit, par bonheur, l'avait prévenu à temps. — Dans le même article, est rappelée la vision de Reiskes, jadis professeur de philosophie à Leipzig et qui, une nuit, vit dans sa chambre deux femmes dont l'une

semblait consoler l'autre, en l'appelant par son prénom. Le lendemain, Reiskes apprenait que, plusieurs années plus tôt, une querelle avait éclaté entre deux femmes habitant ce logis, et que l'une d'elle, portant le prénom entendu au cours de la nuit, avait été défenestrée par son irascible compagne.

L'histoire d'une mémorable conversion au spiritisme est racontée, en 320 pages, dans le bien curieux livre que viennent de publier, aux États-Unis, les héritiers de Mme Sewall, l'une des leaders du mouvement féministe mondial, conférencière éminente et fondatrice du Conseil international des femmes. Un jour, une tournée propagandiste la conduit à Lily-Dale, grand centre spirite américain. Elle a toujours, jusqu'alors, refusé de communiquer avec son mari défunt : elle ne croit pas à la survie. Pour elle, tous les médiums sont des imposteurs. A Lily-Dale, cependant, elle se laisse entraîner dans une réunion. Et en une séance, elle change de mentalité. Son mari est venu lui dire de croire et dans des termes tels qu'elle ne peut plus douter. Un médium a dessiné le portrait de feu Sewall, *et le portrait est ressemblant.*

L'illustre féministe rentre chez elle et, dès lors, pratique le spiritisme. Elle tombe malade, et si gravement que les médecins l'abandonnent comme incurable. L'esprit de son mari lui amène un esprit médecin qui la guérit, à la stupeur de toutes les facultés. Le docteur de l'astral a réussi où ceux de la terre se reconnaissaient désarmés. A dater de ce jour, Mme Sewall va d'expérience en expérience et après avoir eu, comme elle dit dans son livre « une véritable vie de contes des Mille et une nuits », elle mourait, fervente apôtre du spiritisme, il y a quelques mois. Son œuvre posthume a pour titre : *Neither Dead nor Sleeping.*

Et voici, nous dit le *Progressive Thinker*, comment une humble couturière d'un village de New-Jersey est devenue une grande artiste. Joséphine Trust perd son mari, un inventeur malheureux, et pour vivre, elle doit tirer l'aiguille. Certain hiver, les clients ne la payant pas, elle reste autant dire sans ressources. Assise devant sa petite table, inconsciemment, elle saisit un crayon. Une feuille de papier blanc est devant elle. Et, sans avoir bien entendu jamais appris, brusquement elle commence un dessin qui l'étonne. Avec ses derniers sous, elle va acheter des crayons de couleur, et après quelques séances, elle réalise des œuvres d'une beauté telle que des maîtres en restent émerveillés et déclarent être de bien médiocres élèves en présence d'un tel talent. Les dessins sont signés par l'esprit Évon Gombon qui ajoute, chaque fois, la formule « Tout affectueusement ». Ce sont des fleurs et des oiseaux étranges et magnifiques et parmi les feuilles et les corolles, on voit irradier des visages d'esprits que le crayon artiste n'a pas manqué d'entourer d'*auras* multicolores. Enfin, d'autres esprits viennent dicter des poèmes à Mme Trust, qui, certes, n'était pas plus poète que peintre.

The Two Worlds, cité par le *Progressive Thinker*, fait un récit encore plus étonnant. Le jeune violoniste Jullian Forester, compositeur par surcroît, a l'inspiration d'une romance dont il note les premières mesures sans réussir à achever le dessin mélodique. En vain essaye-t-il de le faire chanter sur son violon. Tout à coup, sans l'avoir entendu entrer, il voit près de lui un vieil homme qui lui dit : « En un autre siècle, j'ai construit votre violon : vous êtes le seul qui en jouiez avec sensibilité Pour vous récompenser, je viens vous dicter la fin de votre romance. Je vous l'ai inspirée. C'est un air que, de mon vivant, j'avais commencé à écrire lorsque j'ai été foudroyé par une embolie au cœur. » Le jeune homme aussitôt achève sa composition, sans le moindre effort de recherche, et quand il veut remercier son visiteur, il se retrouve seul dans l'atelier.

M. Arnaldo Ribeiro, abonné de la revue *Réformador* souffre d'un cruel rhumatisme qui le paralyse. Il écrit au Centre Spirite « Amour et Charité », pour obtenir des Esprits, dit-il, « une bonne recette ». Or, pendant la nuit où les spirites invoquent le médium de l'astral qui voudra bien soulager Ribeiro, ce dernier a un songe. Un esprit vient lui dicter une ordonnance dont il se souvient à son réveil. Et, le lendemain, il reçoit, du groupe spirite, une lettre contenant une prescription médicale préconisée par un esprit docte et généreux. Cette prescription, c'est, *mot pour mot*, l'ordonnance qui a été dictée au malade pendant son sommeil. Et le plus admirable, c'est que Ribeiro va beaucoup mieux et a jeté ses béquilles. — A une jeune fille nommée Émilia, et demeurant à Bananeiras (Parahyba du Nord), d'autres esprits, nous apprend la revue *O Clarim*, transmettent diverses prophéties, concernant les événements et les personnes. Et ces prophéties se réalisent, à la grande fureur des prêtres qui anathématisent la « possédée ». — A Rosario (Mexique) relate le *Jornal Espirita*, quelqu'un se fait photographier, dans la rue, monté sur un cheval noir. Et l'épreuve montre, au-dessus du poitrail, dans l'encolure, le visage vu de face et très reconnaissable, d'une jeune fille morte quelques mois plus tôt, dans la localité, et bien connue pour son talent d'écuyère.

Mentionnons, pour terminer, la troublante manifestation du *Sixième sens* qu'enregistre le *Yorkshire Observer*, de Bradford. Un habitant de cette ville, fort bien portant, est assis dans un parc, lorsqu'il voit venir à lui un inconnu qui s'excuse de l'aborder, mais qui se croit en devoir, dit-il, de le prévenir qu'avant peu il sera atteint d'une maladie grave en laquelle les médecins reconnaîtront le cancer de l'estomac. « Ils se tromperont d'ailleurs, ajoute-t-il, et vous guérirez. » En effet, après quelques mois, le mal prévu se déclare et tous les docteurs de diagnostiquer le cancer. Cependant la guérison s'accomplit selon la prévision, et l'ex-malade, un soir, dans le même parc, reconnaît le passant qui l'avait prévenu. Il court sur ses traces, l'arrête, et lui demande comment

il a pu deviner si bien tout ce qui s'est passé : « Je n'en sais rien moi-même, répond l'homme ; c'est un don que j'ai et je ne me l'explique pas. Toujours est-il que, si je passe près de quelqu'un qui doit être malade, j'en suis mis au courant. Charitablement, je l'en avertis aussitôt. Si vous voulez donner un nom à ma singulière faculté, nous l'appellerons *...le sixième sens.* »

M. CASSIOPÉE.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

Dans sa séance du 2 décembre, le Comité directeur a décidé la création d'un Bulletin Mensuel, comme organe attitré de l'Union Spirite. Ce Bulletin doit non seulement servir de trait d'union entre tous les spirites, mais aussi être le porte-paroles de toutes les Sociétés adhérentes à l'Union, afin de leur faciliter les publications qu'elles pourraient avoir à faire, soit dans leur intérêt propre, soit dans un intérêt général. Cela paraît d'autant plus nécessaire que beaucoup de ces Sociétés ont dû suspendre leur organe personnel, à cause de l'augmentation, actuellement considérable, de toute publication.

Le premier numéro paraîtra courant janvier 1921.

Les Sociétés ou Groupements sont priés d'adresser, avant fin du mois, à l'Union Spirite Française, les notes ou communications qu'ils désirent faire insérer dans ce Bulletin.

Chaque adhérent individuel de l'Union recevra le Bulletin Mensuel gratuitement, et les Sociétés ou Groupements un numéro par chaque dix francs de cotisation versée.

Les frais pour la publication de cet organe seront couverts par souscriptions volontaires, publiées dans le Bulletin.

Une première souscription faite parmi les dix membres présents à la réunion annuelle du Comité a produit la somme de 1.450 francs. Il faut une dizaine de mille francs pour assurer la vitalité du Bulletin.

Le Comité de l'Union fait donc appel à tous ceux qui peuvent l'aider dans sa tâche.

In Memoriam

Nous apprenons la mort du professeur Fh. Flournoy. Comme savant et penseur, il exerçait une grande influence sur tous ceux qui l'appro-

chaient. Adversaire de tout dogmatisme, il était la tolérance même. Jusqu'à la fin de sa vie, il avait gardé un esprit à la fois critique et largement accueillant pour les idées nouvelles. Lorsqu'un fait nouveau s'était imposé à son attention, il n'hésitait pas à faire table rase de ses idées antérieures, pour suivre la piste qui s'ouvrait devant lui (1).

Ce savant, philosophe, a résumé son attitude vis-à-vis des hommes et des choses, dans ces simples lignes qui terminent *Métaphysique et Psychologie* :

« Dans la culture des sciences et de la pratique des vertus, tant privées que sociales, un même zèle ; en matière de croyance métaphysique une complète liberté individuelle ; en tout, et partout, la tolérance et le support mutuel, ces formes élémentaires, mais non les plus faciles de la charité. »

A cet idéal le professeur Flournoy est toujours resté fidèle.

C'est son plus bel éloge.

RÉMIA.

Conférence

Le Président de l'Union Spirite Française, M. Gabriel Delanne, donnera, le dimanche 16 Janvier 1921, à 20 h. 30, une conférence à la *Salle des Agriculteurs*, 8, rue d'Athènes sur : LA MÉDIUMNITÉ MÉCANIQUE.

Le médium-improvisateur Georges Aubert se fera entendre dans la seconde partie de cette séance.

Les adhérents à l'Union trouveront des cartes d'entrée au siège de l'Union, 28, avenue des Sycomores, villa Montmorency, Paris (16e), et chez M. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris (5e).

Le manque de place nous oblige à renvoyer au numéro de janvier la publication d'un curieux article sur l'*esprit Gui*, de M. Marcel Laurent, et du compte rendu de l'intéressant ouvrage de Sir Oliver Lodge, *Raymond*, d'Alfred Bénezech.

(1) Voir de DELANNE, *Les apparitions matérialisées*, page 11.